

le chagrin

la colline

théâtre national

par la compagnie  
les Hommes Approximatifs

mise en scène Caroline Guiela Nguyen

du 6 mai au 6 juin 2015  
Petit Théâtre

# le chagrin

par la compagnie **les Hommes Approximatifs**

mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

scénographie **Alice Duchange**

création costumes **Benjamin Moreau**

dramaturgie **Mariette Navarro**

collaboration artistique **Claire Calvi**

création lumière **Jérémy Papin**

création sonore **Antoine Richard**

création vidéo **Quentin Dumay**

collaboration à la composition musicale **Teddy Gauliat-Pitois**

suivi artistique **Julien Fišera**

avec

**Dan Artus, Caroline Cano, Chloé Catrin**

**Violette Garo-Brunel, Mehdi Limam**

**du 6 mai au 6 juin 2015**

**Petit Théâtre**

du mardi au samedi à 21h, le mardi à 19h, le dimanche à 16h

**production les Hommes Approximatifs**

**coproduction La Comédie de Valence CDN Drôme-Ardèche, Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia, La Colline – théâtre national,**

**La Comédie de Béthune CDN Nord-Pas-de-Calais**

**Théâtre de la Coupe d'Or – Scène conventionnée de Rochefort**

**avec le soutien de la DRAC Rhône-Alpes, du ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil général de la Drôme, de la Ville de Valence, du collectif 360 et des Subsistances, Lyon.**

Le spectacle sera créé le 31 mars 2015

à La Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche.

**Tournée 2014-2015**

La Fabrique – La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche  
du 31 mars au 10 avril 2015

CDR de Tours – Théâtre Olympia – du 21 au 24 avril 2015

**Rencontre avec l'équipe artistique  
mardi 26 mai à l'issue de la représentation**

**billetterie 01 44 62 52 52**

du lundi au samedi de 11h à 18h30 (excepté le mardi à partir de 13h)

**tarifs**

**en abonnement**

de 9 à 15€ la place

**hors abonnement**

plein tarif 29€

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 14€

plus de 60 ans 24€

le mardi – tarif unique 20€

**La Colline – théâtre national**

15 rue Malte-Brun Paris 20<sup>e</sup>

presse **Nathalie Godard** tél: **01 44 62 52 25**

télécopie: **01 44 62 52 90** – **presse@colline.fr**

## Préambule

### Entendre des polyphonies

Nous citons toujours cette phrase des frères Dardenne : “filmer la vie, y arriverons nous ?” Nous nous posons la même question : “mettre en scène la vie, y arriverons-nous ?” Cette question pour *Elle brûle* passait par la tentative d’hyper réalisme, comme une quête impossible de copie du réel. Mais cette tentative de restituer le monde tel qu’il nous parvient ne pose pas uniquement une question esthétique, elle pose en soi, la question de la narration. Comment la vie se raconte-t-elle quand nous la voyons se dérouler devant nous ?

Si nous faisons l’expérience de nous asseoir dans un salon et de regarder une famille évoluer dans une même journée nous pourrions faire le constat à la fois déroutant et libérateur : rien ne se raconte si ce n’est la vie qui passe. Le centre n’existe pas. Nous sommes plongés dans un faisceau de problématiques et d’histoires qui se croisent. S’ouvrent devant nos yeux, à chaque minute et avec arrogance, des sens qui jamais ne se referment, qui osent coexister au hasard des rencontres. C’est ce système narratif que nous essayons de mettre en place. Finalement, nous tentons de poser un cadre dans lequel passent des millions d’histoires.

Oui, avec la compagnie, nous pourrions dire cela, que nous nous contentons de poser un cadre, de délimiter un espace qui peut être infiltré à tout moment par des choses qui sont susceptibles de le percuter, le déplacer, faire sortir les pensées de leur chemin. Prenons par exemple à un enterrement, la sœur et le frère sont là, ils sont plongés dans ce deuil-là. Quelqu’un sonne, c’est un homme qui vient réparer le congélateur, dans son pantalon vibre son téléphone c’est sa femme qui l’appelle 20 fois par jour parce qu’ils viennent de divorcer... On pourrait dire que cette situation est absurde tant elle met en présence deux réalités complètement différentes, mais nous ne le pensons pas, nous savons que dans nos vies nous sommes tous les jours traversés malgré nous par le monde, que nous sommes déviés de nos petites constructions intimes par d’autres vies que la nôtre. Et que le seul sens à trouver à cela est ici. Aucun lien, si

ce n'est celui d'être en vie ensemble au même moment. Notre processus de travail et d'écriture implique cette polyphonie. Nous faisons avec les réalités qui se croisent sur le plateau. Nous faisons avec les corps, les voix, les réalités et les imaginaires de chacun. Nous ne nous rendons pas aveugle aux contradictions, à la cacophonie. Nous tentons d'accepter des situations qui nous paraissent invraisemblables et bizarrement, plus elles le sont, plus elles nous parlent du monde. Nos histoires ne sont pas le fruit d'un sens fixé au mur et qui ferait autorité sur le vivant. Nos spectacles sont le fruit de nos désordres, de notre non-sens, mais aussi de ce non-sens avec la volonté impossible que cela en ait. Nous tentons de mettre en scène une chose mais nous laissons toujours la porte ouverte pour qu'un étranger vienne perturber le chemin. Nous n'avons pas de centre. Et notre plus grand travail est de ne pas avoir peur de cela. Il faut accepter d'être dévié, déplacé. Ne pas avoir peur de la vie qui nous traverse, et nous dévie, ne pas avoir peur de nos sorties de route. Cela nous le demandons à nous-mêmes, et aussi au spectateur. Nos spectacles tentent de retrouver le bruit, la polyphonie du monde.

**les Hommes Approximatifs**

## La chambre

La chambre de mon enfance  
est obscure, un CAGIBI encombré.  
Ce n'est pas vrai que la chambre de notre enfance  
reste ensoleillée et lumineuse dans notre mémoire.  
Ce n'est que dans les maniérismes de la convention littéraire  
qu'elle se présente ainsi.  
Il s'agit d'une chambre MORTE  
et d'une chambre des MORTS.  
C'est en vain que nous essaierons d'y mettre de l'ordre :  
elle mourra toujours.  
Cependant si nous arrivons à en extraire des fragments,  
fussent-ils infimes,  
un morceau de divan,  
la fenêtre, et au-delà la route qui se perd tout au fond,  
un rayon de soleil sur le plancher,  
les bottes jaunes de mon père,  
les pleurs de maman,  
et le visage de quelqu'un derrière la vitre de la fenêtre –  
il est possible alors que notre véritable CHAMBRE d'enfant  
commence à se mettre en place,  
et peut-être arriverons-nous ainsi à accumuler des éléments  
pour construire  
notre spectacle !

**Tadeusz Kantor**

*Le Théâtre de la mort*, Éditions de L'Âge d'homme, 2004, p. 262

Après *Elle brûle*, présenté la saison dernière, Caroline Guiela Nguyen et sa compagnie les Hommes Approximatifs poursuivent leur travail sur l'intimité familiale. Un frère et une sœur se retrouvent quelques jours après le décès de leur père. Elle a fait sa vie à Paris ; il est resté dans leur village natal. Au rendez-vous du deuil, ils rencontrent les kilomètres de différence qu'ils ont mis entre eux, et les non-dits que rouvre cette mort. Pour les combler, la parole est pauvre, difficile ; reste le terrain de jeu de l'enfance... Et si la régression était parfois un chemin pour accéder aux secrets qui fondent nos vies ? Et notamment au poids de l'Histoire, transmis silencieusement d'une génération à l'autre : ici un passé français, colonial peut-être, dont l'ombre familière, paternelle, reste à explorer. *Le Chagrin* est un voyage vers l'origine à travers un paysage théâtral fait d'affects, d'objets, de matières, de sensations. Une histoire de solitudes – mais aussi une histoire de communauté : pour ces jeunes artistes, engagés depuis quatre ans dans une démarche d'écriture de plateau, il est essentiel de faire surgir d'un geste collectif la singularité des êtres. Pour découvrir ensemble, au cœur des blessures enfouies, la marque du monde.

## Les secrets

*Quand j'étais enfant, il y avait un lac à côté de chez moi, le lac de Sainte-Croix. Nous savions que ce lac était artificiel et qu'avant que ce terrain soit recouvert d'eau, il existait un village. Le village de Sainte-Croix : le village englouti. On racontait que les soirs de pleine lune, nous pouvions voir le bout du clocher qui resurgissait de l'eau. Petite, avec mes cousins, j'aimais m'y baigner. Plus grande, j'ai commencé à avoir peur. Une peur irrationnelle : la peur que quelque chose revienne. La peur que les morts remontent à la surface de l'eau, pourtant si calme et paisible.*

**Le Chagrin se passe la semaine après la mort du père. Pourquoi décider de placer l'action à ce moment-là ?**

Le moment du deuil crée un espace particulier. La mort d'un père dans une famille bouleverse l'ensemble des liens qui la structure. Ce n'est pas uniquement la relation au père qui disparaît, mais l'ensemble des liens et des ramifications entre les membres de la famille. C'est un moment où la mort demande à chacun de réinventer son rapport à l'autre. C'est d'ailleurs à l'intérieur de ce bouleversement que la mort est la plus palpable, car on sait bien qu'envisager la mort est impossible. Nous avons besoin d'une représentation mentale de ce qu'est la fin, et la mort, c'est la fin, le noir, le rien. Donc paradoxalement, nous n'apercevons la fin d'une chose que parce qu'une autre est justement en train de commencer. Une nouvelle façon de se sentir avec sa mère, de voir son frère prendre une place, sa sœur s'occuper des papiers alors qu'elle n'a jamais envoyé ses propres feuilles de remboursement à la sécurité sociale... C'est cet endroit-là du deuil qui m'intéresse. L'endroit où quelque chose de fragile est déjà en train de renaître à partir de la douleur, de la perte, de la tristesse. Le spectacle interroge notre capacité à accepter la transformation de l'autre. Julie et Vincent pour la dernière fois jouent avec ce qu'ils connaissaient d'eux, car déjà chacun devient l'étranger de l'autre.

J'imagine *Le Chagrin* dans un tout autre espace-temps que celui d'*Elle brûle* où on voyait évoluer une famille sur dix ans. Ici, pour *Le Chagrin*, c'est comme si la représentation servait de sas à ces personnages avant le grand bouleversement, comme s'ils voulaient



retenir quelque chose avant de “vendre définitivement la maison”. On dit souvent que les gens, avant de se séparer, avant de faire leur valise pour commencer une nouvelle vie, font l’amour une dernière fois. *Le Chagrin* aura à voir avec cet acte d’amour. Comme une façon de rejouer ce que l’on sait être déjà parti : faire revivre non pas les morts, mais ce qui est déjà mort. Cela a à voir avec la réincarnation, avec l’incarnation... avec le théâtre ?

### **Vous revenez donc dans la cellule familiale ?**

Nous revenons à une communauté de gens qui tentent de comprendre comment vivre ensemble. Nous nous sommes aperçus que nous cherchions moins à mettre en place le rapport psychologique d’un individu face à lui-même que le fonctionnement d’un groupe, d’une structure. La famille est le premier lieu où l’on expérimente sa place dans le groupe, dans un rhizome d’affects, une organisation visible et invisible, dite ou non dite. En ce sens, nous revenons à la famille, mais nous pourrions tout autant nous placer dans le milieu du travail par exemple, un autre espace qui structure le lien. Dans chacune de nos histoires, il y a toujours un personnage extérieur à cette communauté, souvent même exclu. Nous pourrions donc aussi voir nos projets sous cet angle-là : qu’est ce qui nous apparaît comme profondément commun et qu’est ce qui nous apparaît comme profondément étranger ? Nous nous rendons souvent compte que l’étranger et le commun sont à des endroits où nous ne les attendons pas. En fait, plus j’avance, plus je me dis que parler de la famille c’est avant tout parler de l’intrusion : l’intrusion d’une personne extérieure ou l’intrusion d’une nouvelle expérience, celle la mort, du deuil, qui viennent, tels un étranger déstabiliser le monument familial. Un monument construit sur un terrain sismique ! Il subit des effondrements et des reconstructions toute sa vie. La famille est comme un corps organique, elle se régénère tout au long de son existence. Un oncle est présent durant un temps puis il disparaît, un ami est là le matin au café puis c’est un autre qui le remplace, un parent divorce, un enfant naît, un grand-père meurt, des turbulences, des effondrements qui parfois se passent sans bruit, sourdement, alors, reconstruction se fait comme un délit, en cachette...

**Il y a une dimension qui touche à l'enfance dans le titre...**

Je n'en n'avais pas conscience lorsque j'ai imaginé le titre, imaginé plus que réfléchi, mais je crois que le monde de l'enfance me touche car il est toujours proche du bouleversement. C'est ce dont parle la psychanalyste Anne Dufourmentelle, dans son livre *Éloge du risque* : "L'enfant est confiant, le monde lui parle et il parle au monde familier. Cette intime sécurité lui permet de penser, délivre ses rêves et son attente. Et puis survient quelque chose comme la foudre dans ce ciel d'été... le danger fait trembler les fondations de ce monde que l'on croyait sûr. Ce vacillement est le sien, aux confins de ce monde il y a donc de l'inapprivoisé, un espace de pure sauvagerie, que même les mots ne captivent ni ne capturent."

La famille pour l'enfant est vécue comme un tout, une île perdue au milieu de rien. Elle a son organisation propre, ses propres règles mais le monde est en train de gronder, il est en train d'arriver et arrivera toujours. Une fois encore, c'est l'intrusion qui va provoquer le déséquilibre, engloutir à jamais cette île, demander à l'enfant de négocier avec le bruit du monde. Frère et sœur, Julie et Vincent à la mort de leur père se retrouvent dans la maison de leur enfance et vont devoir confronter ce qui est resté du lien fraternel. Un lien qui se construit dans l'enfance, mais dont ressurgit à l'âge adulte quelque chose qui s'est noué dans le bac à sable. La relation fraternelle a cela de fascinant qu'elle engage deux temporalités très différentes. C'est comme un bloc de passé qui percute le présent. Comme ce texte de Rabelais où l'équipage d'un bateau en voyage au pôle Nord entend des bruits d'une bataille qui s'est déroulée plusieurs années auparavant. Le réchauffement du soleil a rendu audible des bruits que le grand froid avait congelés...

**En quoi cette histoire t'évoque-t-elle *Le Chagrin* ?**

Elle me parle de tout ce que l'on a enfoui pour ne pas briser la quiétude, jusqu'à en oublier l'existence même. Et qui finit toujours par remonter à la surface. Très concrètement, Julie et Vincent à la mort de leur père vont devoir trier les papiers, ranger les vêtements, ouvrir les tiroirs, desceller des boîtes. Et derrière cette vie qui semblait ne pas faire trop de vagues, se dissimulaient des parcelles d'existence enfouie, des terrains entiers laissés pour compte. Alors les enfants vont, malgré eux, voir des morts remonter

à la surface. L'histoire de ces territoires abandonnés leur manque et nous savons à quel point les histoires sont importantes. C'est par la fiction que nous construisons notre rapport au monde, d'où pour notre compagnie une volonté quasi "obsessionnelle" de raconter des histoires. Alors comment faire quand justement l'histoire ne nous a pas été racontée ? Comment faire quand une histoire nous manque ?

Le père n'a rien dit à ses enfants de cette partie-là de sa vie, parce qu'elle a été douloureuse, n'a pas trouvé d'écho dans son monde, est devenue une sorte de secret, de zone interdite. Mais ce n'est pas parce que le secret est gardé que rien ne fuit. L'enfant en reçoit toutes les aspérités sans rien y comprendre puisque rien ne lui a été expliqué. La violence jaillit d'une porte qui claque, les larmes coulent lors d'un repas d'anniversaire heureux, un prénom prononcé déclenche un après-midi de silence. Les choses arrivent jusqu'à lui de façon désordonnée, incohérente, mettant en cause une certaine sérénité dans sa lecture du monde qui l'entoure. Le monde est comme confus, à tout moment peut jaillir alors une émotion imprévue, une tristesse cachée et c'est là que l'invisible devient dangereux. Où l'on commence dans ce monde envahi de signes incompréhensibles à voir des fantômes. À avoir peur que, sous notre lit, un homme à tête de chou apparaisse. Un esprit là où on ne l'attendait pas.

### **Percerons-nous ces secrets ?**

Il y a des indices, à vous et à nous de voir ce l'on en fait :

Une date écrite sur un papier : 1956

Une fiche d'état civil avec le nom de Béatrice Herbaux

Une petite statuette représentant un clown

Un cahier rempli de formes incompréhensibles entourant des petits soldats dessinés au crayon gris

Une photo en noir et blanc avec une forêt d'arbres recouverts par ce qui pourrait être de la neige

Une photo de leur père jeune avec une petite fille dans les bras

Un CD avec un chœur d'enfants enregistré.

Une lettre d'insultes anonyme

La photo d'une femme déchirée puis réparée.

## **Pourquoi est-ce si important de raconter des histoires ?**

Il s'agit moins de l'histoire en elle-même que de sa représentation. C'est, là encore lié à l'enfance. C'est ce que déjà, nous cherchions lorsque nous voulions que notre mère nous raconte *Le Petit Chaperon rouge*. Nous en avons besoins pour incarner nos questions, donner un visage à nos maux, tracer le trajet de nos angoisses mais surtout se sentir moins seuls. Si une personne dans le monde a pu écrire *Le Petit Chaperon rouge*, si des enfants ailleurs l'écoutent le soir, alors d'autres savent que mon angoisse existe, mieux encore, d'autres vivent cette même angoisse. C'est comme une communauté invisible. Alors, les histoires que l'on nous raconte sont d'incroyables objets de consolation. Ce qui ne prouve rien d'autre qu'un besoin énorme de se sentir au monde et surtout avec le monde.

Imaginons maintenant que pour une raison ou une autre, cette histoire que l'on attend pour réussir à s'endormir ne vienne jamais. Imaginons que cette angoisse, ces questions, toutes ces agitations qui vous assiègent ne trouvent aucun véhicule... ce serait comme de disparaître. Si l'histoire n'existe pas, c'est que personne n'a eu le besoin de la faire exister. Mon être n'a aucun écho dans ce monde où je vis. Je suis seule avec ma panique, et si personne d'autre ne la ressent est-elle réellement légitime ? Et c'est à mon sens l'un des plus grands chagrins de notre temps : celui de ne pas être représenté. Rester seul avec sa folie, son malaise, ses contradictions, et ses terreurs, c'est comme une forme de disparition. Comme si nous n'existions plus, ou pas assez. Si les moyens de représentation qui nous permettent de rentrer en miroir les uns avec les autres disparaissent, comme les histoires, alors comment se sentir en vie ?

**Caroline Guiela Nguyen**

propos recueillis par La Comédie de Valence

## les Hommes Approximatifs

La Compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2007. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique). Depuis 2009, la Compagnie implantée à Valence, en région Rhône-Alpes est associée à la Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme-Ardèche, au Théâtre Olympia – Centre dramatique régional de Tours et à La Colline – théâtre national. Les spectacles et espaces de recherche : 2011, création de *Se souvenir de Violetta* à la Comédie de Valence puis au Théâtre national du Luxembourg. Janvier 2012, la compagnie présente *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide, à la Comédie de Valence, spectacle repris en 2012-2013. Invitée en 2010 par le Nouveau Théâtre d'Angers, Caroline Guiela Nguyen y ouvre un atelier de recherche où elle mène deux chantiers. *Le Bal d'Emma*, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma. Cette aventure se poursuit en 2013-2014 avec *Elle brûle* à La Comédie de Valence. Le spectacle, présenté à La Colline – théâtre national, au Théâtre Dijon-Bourgogne et à la Comédie de Saint-Étienne, est actuellement en tournée. Une première étape de travail du *Chagrin* a été présentée en 2013 dans

le cadre du Festival 360 du Nouveau Théâtre de Montreuil. La première représentation du *Chagrin* aura lieu à La Comédie de Valence le 31 mars 2015.

## Claire Calvi

collaboration artistique

Formée au conservatoire d'Avignon puis à l'École régionale d'acteurs de Cannes, elle travaille en tant que comédienne à Marseille où elle vit depuis trois ans. Elle joue notamment sous la direction de Jean-Louis Benoît dans *La Nuit des rois* de Shakespeare, Ivan Romeuf dans *Les Bonnes* de Jean Genet, et assiste Selim Alik sur le spectacle *Dans la compagnie des hommes* d'Edward Bond. Elle travaille également avec la Compagnie GroupUrsule. En 2012, elle rejoint la Cie des Hommes Approximatifs sur *Le Bal d'Emma* en tant que coordinatrice.

## Alice Duchange

scénographie

Après des études en BTS d'art textile, et un diplôme des métiers d'art option costumier réalisateur à Lyon, elle intègre en 2005 l'école du Théâtre national de Strasbourg en section scénographie-costume et se forme auprès de Pierre André Weitz, Daniel Jeanneteau, Benoît Lambert, Richard Brunel. Elle y rencontre la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen. En 2011, elle intègre avec 16 autres artistes l'atelier partagé LaMezz à Lyon. Elle réalise les costumes pour Benoît Bradel sur *A.L.I.C.E* et

*Rose is a rose* et pour Dan Artus sur *Le Peuple d'Icare*. Elle réalise des scénographies pour Christian Duchange, Jean Lacornerie, Anne-Laure Liégeois, Julien Geskoff, Estelle Savasta, Hervé Dartiguelongue, Saturnin Barré. Pour la Cie des Hommes Approximatifs elle réalise la scénographie d'*Andromaque*, de *Se souvenir de Violetta*, du *Bal d'Emma* et d'*Elle brûle*.

## **Caroline Guiela Nguyen** mise en scène

D'abord étudiante en sociologie, elle intègre en 2006 l'école du Théâtre national de Strasbourg dirigée par Stéphane Braunschweig comme élève en section mise en scène.

Elle fonde en 2008 les Hommes Approximatifs, compagnie implantée en Région Rhône-Alpes. Avec la compagnie, elle signe six créations : *Andromaque (Ruines)*, d'après Racine, en 2007 ; *Macbeth (Inquiétudes)*, d'après Shakespeare, Kadaré et Müller, en 2008 ; *Tout doucement je referme la porte sur le monde*, d'après le journal intime d'Anaïs Nin, en 2008 ; *Se souvenir de Violetta*, créé à La Comédie de Valence en 2011 ; *Le Bal d'Emma*, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s), *Elle brûle*, créé à La Comédie de Valence en 2013. Elle a également créé à La Comédie de Valence *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide. Caroline Guiela Nguyen donne régulièrement des stages, notamment avec les étudiants de l'École de la Comédie de Saint-Étienne en mars dernier ou avec le public de La

Comédie de Valence en octobre... Membre du Collectif artistique de La Comédie de Valence, elle est artiste associée de La Colline – théâtre national et du Théâtre Olympia, Centre dramatique régional de Tours.

## **Benjamin Moreau** création costumes

Formé à l'école du Théâtre national de Strasbourg en scénographie-costume, il est assistant aux costumes sur *La Fable du fils substitué*, mise en scène Nada Strancar. Il crée les costumes de *Dissocia*, mise en scène Catherine Hargreaves, *Visite au père* de Roland Schimmelpfennig, mise en scène Adrien Béal, *Les Femmes savantes*, mise en scène Agnès Larroque. Il participe au projet du Festival des Nuits de Joux depuis trois éditions comme scénographe-costumier. Il collabore avec Richard Brunel pour les costumes de *J'ai la femme dans le sang*, adaptation de textes de Feydeau par Pauline Sales, *Les Criminels* de Ferdinand Brückner, et pour la scénographie et les costumes d'*Avant que j'oublie*, projet initié par Vanessa Van Durme. Pour la Cie des Hommes approximatifs, il crée les costumes de *Se souvenir de Violetta*, du *Bal d'Emma* et d'*Elle brûle*.

## **Mariette Navarro** dramaturgie

Après des études de Lettres Modernes et d'Arts du Spectacle, Mariette Navarro entre en tant que dramaturge à l'école du Théâtre national de Strasbourg (2004 à 2007).

Elle travaille depuis à des missions très variées qui ont pour point commun de lier écriture et théâtre : travaux rédactionnels, collaborations artistiques pour différentes compagnies, comités de lecture, ateliers d'écriture. Elle a notamment travaillé à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, au CEAD de Montréal, à Théâtre Ouvert, au Tnba de Bordeaux, à La Colline – théâtre national, à l'Espace Malraux de Chambéry. Elle publie des livres à la croisée des genres, tous créés au théâtre (*Alors Carcasse*, Cheyne éditeur, 2011 – prix Robert Walser 2012 ; *Nous les vagues* suivi de *Les Célébrations*, éditions Quartett 2011 ; *Prodiges@*, éditions Quartett 2012). *Le Chagrin* est sa troisième collaboration à l'écriture avec la Cie des Hommes Approximatifs après *Le Bal d'Emma* en mai 2012, et *Elle brûle* en novembre 2013.

## Jérémie Papin

### création lumières

Jérémie Papin est diplômé en 2008 de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Au théâtre, il collabore avec Didier Galas, Lazare Herson-Macarel, Nicolas Liautard, Éric Massé, Yves Beaunesne, Maëlle Poésy et Caroline Guiela Nguyen. En 2013-2014, il retrouve Maëlle Poésy pour l'adaptation de *Candide* au Théâtre Dijon Bourgogne. À l'opéra il réalise les lumières de *L'Opéra de la Lune* de Brice Pauset et celles d'*Actéon* dirigé par Emmanuelle Haïm, tous deux mis en scène par Damien Caille-Perret. Au Festival de Salzbourg il crée les lumières de l'opéra contemporain

*Meine Bienen eine Schneise* de Klaus Händl, composé et dirigé par Andreas Schett et Markus Kraller. En 2013-2014 il réalise les lumières de *La Pellegrina* dirigé par Étienne Meyer et mis en scène par Andréas Linos. Il fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs depuis 2008, au sein de laquelle il crée les lumières de *Macbeth (Inquiétudes)*, *Se souvenir de Violetta*, du *Bal d'Emma* et d'*Elle brûle*.

## Antoine Richard

### création sonore

Formé aux arts et techniques du son et du spectacle au DMA de Nantes, Antoine Richard poursuit sa formation de réalisateur et créateur sonore à l'ENSATT. Il s'associe au travail de metteurs en scènes tels Matthias Langhoff, Jean-Louis Hourdin ou Richard Brunel – pour *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner. Il intègre plusieurs compagnies de théâtre dont La Maison Jaune, Le théâtre des turbulences, D'un instant à l'autre... Il crée par ailleurs le son du *Misanthrope* avec Dimitri Kolckenbring, *Mongol* avec le Théâtre du rivage, *En courant, dormez !* avec Olivier Maurin. Il est par ailleurs associé à des projets chorégraphiques, radiophoniques ou musicaux, dans lesquels il développe un univers "du réel" proche de la photographie sonore. Il travaille notamment avec le réalisateur Alexandre Plank pour France Culture, et intervient comme formateur aux universités d'été de Phonurgia Nova à Arles. En 2010 il fonde l'Atelier des Malentendus, un collectif actif de création

radiophonique. Avec la Cie des Hommes Approximatifs, il travaille sur *Gertrud*, *Se souvenir de Violetta*, *Ses mains*, *Le Bal d'Emma*, *Elle brûle*.

avec

## Dan Artus

Après sa formation au Théâtre National de Bretagne (1997-2000), Dan Artus est parti travailler en Ukraine et en Hongrie sous la direction de Dimitri Lazorko. De retour en France, il rencontre Irène Bonnaud qui le met en scène dans des textes de Heiner Müller, Büchner, John Osborn, Marivaux et Isaac Babel. Il travaille également avec Xavier Deranlot, Guillaume Delaveau, Aurélia Guillet, Jacques Nichet, Cécile Pauthe, Lucie Berelowitsch et collabore avec Vincent Macaigne (*Requiem*, *Requiem3*, *Ce qu'il restera de nous*, *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer*).

## Caroline Cano

Après une maîtrise en Arts du spectacle, Caroline Cano cofonde la Cie Les Boucans. Pendant dix ans, en collectif, ils créent des spectacles mêlant le théâtre masqué, la danse, la marionnette et l'écriture, avec l'envie de construire des univers poétiques portant une parole actuelle. Elle écrit et joue pour les arts de la rue avec la Cie en Tracteur et la Cie SIn avec qui elle découvre les écritures du réel. En 2011 elle crée la Cie la Hurlante à Montpellier et décide de poursuivre la recherche autour de la parole récoltée et l'espace public. Elle met en scène *Regards en biais* création partagée avec les habitants sur la folie et le hors norme. Elle propose régulièrement des crash-tests dans l'espace public.



## Chloé Catrin

Formée au Cours Florent puis admise à la Classe Libre, elle entre en 2007 à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg. Elle y joue sous la direction de Stéphane Braunschweig, Jean-Paul Wenzel, Gildas Milin, Les Sfumato, Joël Jouanneau, Julie Brochen... Elle tourne également sous la direction de Pascale Ferran, Céline Sciamma et Juan Pittaluga. En 2008, elle est Ysé dans *Le Partage de Midi* de Paul Claudel dirigé par Clément Clavel avec qui elle crée la compagnie La Stratosphère et met en scène en 2010 *Pitchfork Disney* de Philip Ridley. En 2011, elle est Hermione dans *Le Conte d'Hiver* de Shakespeare mis en scène par Pauline Ringuede. En 2012, elle joue dans *Harold et Maude* de Colin Higgins mis en scène par Ladislav Chollat au Théâtre Antoine. En 2013, elle participe avec Caroline Guiela Nguyen à une première étape de travail de *Chagrin* présentée au festival 360 à Montreuil. Elle intègre le collectif franco-allemand Epik Hotel et en 2014 joue Valère dans *L'Avare, un portrait de famille en ce début de troisième millénaire* de Peter Licht.

## Violette Garo-Brunel

Comédienne amateur depuis les années 80-81, elle fait ses premières expériences théâtrales à Genève, où elle travaille en tant qu'infirmière, avec Paul Silber, membre du centre artistique International Roy Hart. Elle participe ensuite à des ateliers et joue sous la direction de Martine

Buhrer (improvisation, masque blanc, commedia dell'arte, clown). De retour en France en 1997, elle travaille avec Édouard Martini et le Théâtre du Local. En juillet 1998, elle joue avec eux *La Ballade des planches* de Jean-Paul Alègre à Avignon dans le festival off. De 2004 à 2007 elle suit des ateliers de théâtre et de clown avec Mathilde Fincato. En 2010, suite à un stage d'improvisation avec Caroline Guiela Nguyen, elle joue dans *Le Bal d'Emma*.

## Mehdi Limam

Comédien amateur, il débute le théâtre en classe à option au lycée Évariste Galois de Sartrouville. Il y travaille notamment avec Agnès Proust et Félix Pruvost sur *Roberto Zucco* de B.-M. Koltès, *La Place Royale* de Corneille, *L'Opéra de quat'sous* de Brecht ou encore *Hamlet* de Shakespeare.

En septembre 2013, il intègre le conservatoire du XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris où il suit actuellement l'enseignement de 2<sup>e</sup> cycle avec Félix Pruvost, Catherine Gandois et Nathalie Bécue. Il y travaille sur *Thyeste* de Sénèque, *Love and Money* de Dennis Kelly, *L'Échange* et *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, *Andromaque* de Racine, *Méliste* de Corneille et *L'École des maris* de Molière.

En septembre 2014, il est recruté pour participer aux Ateliers I<sup>er</sup> Acte de La Colline coordonnés par Stanislas Nordey, où il rencontre Valérie Dréville, Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud, Blandine Savetier, Emmanuelle Huynh, et Caroline Guiela Nguyen.

## **Prochains spectacles à La Colline**

### **Affabulazione**

de **Pier Paolo Pasolini**

mise en scène **Stanislas Nordey**

Grand Théâtre

du 12 mai au 6 juin 2015

**Présentation de la nouvelle saison**

lundi 4 mai à 18h30

la colline  
théâtre national

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

01 44 62 52 52

15 rue Malte-Brun, Paris 20<sup>e</sup>



THEATRE online.com